



You have downloaded a document from  
**RE-BUŚ**  
repository of the University of Silesia in Katowice

**Title:** Du banal au singulier dans “Le Jour du chien” de Caroline Lamarche

**Author:** Aleksandra Komandera

**Citation style:** Komandera Aleksandra. (2018). Du banal au singulier dans “Le Jour du chien” de Caroline Lamarche. "Romanica Silesiana" Nr 1 (2018), s. 23–30.



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI  
W KATOWICACH



Biblioteka  
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki  
i Szkolnictwa Wyższego



ALEKSANDRA KOMANDERA

Université de Silésie à Katowice

## Du banal au singulier dans *Le Jour du chien* de Caroline Lamarche

From Banality to Singularity in *Le Jour du chien* by Caroline Lamarche

ABSTRACT: The aim of the paper is to study how the theme of everyday life is used in contemporary Belgian novels, on the example of *Le Jour du chien* by Caroline Lamarche, a book which reflects a more general tendency of re-use of realism. The analysis shows that it can take the form of news items introduced into literary work. First, banality leads to singularity in perception of an ordinary event, then, it assures the complexity of writing, visible in having recourse to the multivocal narrative structure, autotelic elements, or intertextuality, and, finally, it reflects its universal, though still ambiguous, nature.

KEY WORDS: Caroline Lamarche, banality, news item, writing techniques

« Au chien aperçu le 20 mars 1995 sur l'autoroute E411 » (LAMARCHE, 2008 : 5). La dédicace atypique par laquelle l'auteure belge Caroline Lamarche ouvre son deuxième roman, met à l'avant-scène un événement banal. La vision d'un chien inconnu courant sur l'autoroute sert de noyau de six chapitres, qui peuvent fonctionner comme des nouvelles indépendantes, avec, chacune d'entre elles, un narrateur différent. La course folle du chien, vue par six témoins (un camionneur, un cycliste, un abbé, une femme, une mère, sa fille), est une image prise du quotidien, jouant le rôle du lien des récits variés. En partant de la scène de l'animal abandonné, qui sert ici de déclencheur de réflexions, chaque narrateur revient sur sa propre vie et sur son quotidien.

Publié en 1996, *Le Jour du chien*, inspiré par un événement réel qui est la rencontre d'un chien inconnu sur l'autoroute par Caroline Lamarche, s'inscrit dans une tendance plus générale de la littérature qui « renoue avec le réel » (VIART, VERCIER, 2008 : 213), précédée, à partir des années 1970, de l'intérêt accordé au quotidien né de la réorientation de la littérature vers une expérience intime.

Dans des œuvres témoignant de cette tendance, la réalité et le quotidien prennent des formes diverses : des histoires appartenant à l'« art du pauvre » (2008 : 217), des images de la dégradation de la vie sociale à l'ère postindustrielle (2008 : 224), des existences dans un réel inhabitable, que l'ethnologue Marc Augé qualifie de « non-lieux » (AUGÉ, 1992), du vieillissement, des maladies. Toutes ces formes sont les facettes du quotidien contemporain.

L'une des incarnations du retour au réel consiste à recourir aux faits divers. Ces informations de moindre importance sont exploitées dans la nouvelle présentation du réel par leur qualité d'être « susceptibles d'éclairer les manifestations les plus aiguës de la société actuelle » (VIART, VERCIER, 2008 : 235). Gianfranco Rubino constate que le recours aux faits divers semble une voie naturelle dans la description du quotidien : « L'ambition de saisir les incidents de la vie quotidienne à la fois dans leur impact immédiat et dans leur complexité inspire les récits alimentés par des faits divers [...] » (RUBINO, VIART, dir., 2012 : 12). Lamarche ne se sert pas d'un fait divers proprement dit, toutefois, l'événement réel qui est à l'origine de son roman possède certaines particularités des faits divers employés dans des fictions contemporaines. D'abord, *Le Jour du chien* présente la même importance des discours par rapport à l'événement lui-même. Ensuite, les prises de parole ne mènent pas à la saisie de la vérité sur l'événement, au contraire, elles valorisent la subjectivité et renforcent la relativité de la perception. Enfin, le fait divers n'est qu'un prétexte du questionnement de soi. Ces caractéristiques s'allient dans le roman de Lamarche au choix des histoires ou scènes de l'ordinaire, au subjectivisme dominant sur le point de vue omniscient et à la fragmentation au niveau de la narration.

La thèse que nous proposons ici concerne le rôle des thèmes du quotidien et du banal dans l'élaboration d'une œuvre complexe. Mais, qu'est-ce que le quotidien ? Compris comme « ce qui appartient à la vie de tous les jours » (*Le Nouveau Petit Robert*, 2000 : 2067), il s'associe tantôt à la répétitivité, tantôt à un fait courant, habituel, journalier ou normal. Vue sous cet angle, la scène initiale dévoile la nature ambiguë du quotidien : d'une part, l'événement déclencheur appartient à la vie de tous les jours, au sens que la vision du chien abandonné peut surgir dans la vie courante, mais, d'autre part, au moins apparemment, ce fait est dépourvu de caractère réitéré. Une telle présentation de l'événement rappelle le mode narratif répétitif, qui consiste à donner *n* fois le récit de ce qui s'est passé une seule fois, et qui oriente la lecture vers la singularité des personnages et la subjectivité de la perception de l'événement : « Cette technique est souvent liée à une vision polyscopique des événements, destinée à mettre en lumière les différences psychologiques ou l'incertitude dans l'appréhension du 'réel' » (REUTER, 2005 : 62). En fait, la vision du chien courant sur l'autoroute perd sa nature anodine par le jeu de la perspective narrative et par les interprétations fournies. L'apparition du chien se présente d'abord comme une expérience commune des protagonistes qui, stupéfaits par l'image de l'animal affolé, arrêtent leurs vé-

hicules dans la tentative de le sauver. Aussitôt, cette expérience commune s'efface devant une expérience personnelle parce que les interprétations subjectives de la course du chien sont conditionnées par le quotidien différent de chaque narrateur-témoin. Ainsi, les difficultés vécues par les personnages dans leur quotidien semblent-elles les différencier : le camionneur souffre de la solitude ; l'abbé Jean est tourmenté par la perte de sa virilité, son impuissance, sa vieillesse et sa foi douteuse ; la femme qui veut rompre agit selon l'angoisse et ses stratégies de défense ; le cycliste Phil vit le rejet à cause de son homosexualité ; la mère cherche à refaire sa vie après la maladie et la mort de son mari à côté d'Anne, sa fille boulimique avec qui elle a des relations difficiles ; Anne, finalement, est esseulée dans son manque d'amour et d'intérêt et son obésité grandissante. De plus, ils interprètent différemment la course désespérée du chien sur l'autoroute ; tantôt comme une fuite, tantôt comme une peine, un acte éperdu d'attirer l'attention sur moi-même ou l'accomplissement de soi. La mère d'Anne est la seule personne qui n'a pas vu la course du chien. Par l'intermédiaire des êtres de fiction, Lamarche semble dire qu'une fois jeté dans le quotidien, l'homme choisit la position par rapport à lui : l'accepte, le rejette et lutte contre lui ou l'ignore. Cette première attitude est la plus fréquente dans le roman et fonctionne sous la forme de l'identification avec l'animal.

Les expériences singulières des narrateurs définissent le type de relation qu'ils nouent avec l'animal. Dans « Histoire d'un camionneur », le héros éponyme, abandonné par ses parents, voit son sort se refléter dans la course du chien sur l'autoroute car il suit sa voie, c'est-à-dire sa vie quotidienne, comme l'animal suit la voiture :

On suit une ligne droite, comme ce chien qui courait après une voiture, une voiture invisible, trop rapide pour lui, et que personne ne peut montrer du doigt parce que bien sûr personne n'a rien vu quand on a jeté le chien dehors.

LAMARCHE, 2008 : 15

Phil, le protagoniste du récit « À vélo », s'identifie avec le chien quand ses amis le déçoivent : « Le chien non plus n'avait personne sur qui compter » (2008 : 74). C'est aussi la femme amoureuse qui se prépare à un rendez-vous de rupture, dans « Un petit parasol piqué dans la crème fraîche », qui comprend que le chien ne représente pas l'homme qu'elle va quitter mais elle-même : « Je suis ce chien, et tu en es le maître » (2008 : 59). Dans le récit qui clôt le roman, « Le repos éternel », l'identification avec le chien est la plus sensible. Anne, l'obèse, rêve qu'on s'intéresse à elle et s'imagine des actes autodestructeurs qui la rendraient finalement visible. Le chien est son alter ego :

Quand je suis à une table, une table avec maman, je suis un chien craintif, soumis, qui arrondit les épaules, qui dit oui à tout, qui ne refuse rien. Un chien qui ne manifeste aucune affection ni rage, simplement de la soumission, tout

en prenant des airs dégagés, des airs de bonne humeur, comme il faut l'être, toujours, pour lui plaire.

LAMARCHE, 2008 : 98

L'identification d'Anne avec l'animal advient aussi par l'attribution au chien de son propre prénom et par le fait qu'elle s'imagine courir comme lui :

[...] je cours, à la vie ou à la mort, avec la même détermination. Je cours pour retrouver mon maître, l'homme de ma vie, celui qui m'aime depuis toujours, me comprend, me cherche [...].

LAMARCHE, 2008 : 105

Or, on découvre progressivement que tous les témoins se ressemblent dans leur souffrance. Leurs malheurs représentent des motifs variés, tels que le comportement autodestructif, la sexualité, la culpabilité, les souffrances, la quête de l'espoir, mais ils sont conditionnés par un seul et même fait : l'abandon. Cette thématique résulte de l'image du chien désespéré qui court sur l'autoroute comme s'il était abandonné. Une telle idée vient d'ailleurs à l'esprit des témoins de l'incident parce qu'ils ont tous connu cette expérience pénible. L'abandon, c'est leur quotidien. Cette épreuve revêt ici deux formes : la première concerne l'abandon par un membre de la famille, un proche ou un ami, et il est le plus fréquent ; le second type d'abandon tient à la rupture dans des relations entre hommes et femmes. Il faut souligner que la prise en conscience du quotidien sous le signe de l'abandon n'est pas toujours immédiate car « [I]es hommes sont ce qu'ils font et pensent d'après ce qu'ils sont. Et cependant ils ignorent ce qu'ils font et ce qu'ils sont. Leur propre œuvre, leur propre réalité leur échappent » (LEFEBVRE, 1958 : 193). Lamarche illustre cette pensée à l'exemple d'une héroïne qui s'apprête à rompre avec son amoureux. Partant de son projet, la femme découvre que sa décision dérive du fait qu'elle était abandonnée dans son enfance et se rend compte que la rupture entraînera son nouvel abandon. Cela reflète les propos de Maurice Blanchot : « Le quotidien : c'est qu'il y a de plus difficile à découvrir » (BLANCHOT, 1969 : 355).

La présence du chien sur l'autoroute, cet événement partagé, a provoqué l'arrêt de plusieurs personnes. Cet incident pourrait, à la manière des faits divers, donner l'occasion d'échanges et de communication entre les témoins. Michel Maffesoli nomme ce phénomène de communication spontanée autour d'un fait divers une « agrégation tribale » (MAFFESOLI, 1988 : 90–98). « Le fait divers, indépendamment de ce qu'il est véritablement, permet au tissu social de se former, à la parole vaine mais socialisante de se diffuser » (VIART, VERCIER, 2008 : 240). Or, dans le roman de l'auteure belge, l'agrégation tribale et des échanges sociaux n'adviennent pas. Lamarche choisit le rapport individuel de l'homme envers l'événement. Le quotidien devient un lieu où se manifestent l'individualisme, la séparation, l'aliénation. Il faut souligner aussi que l'endroit lui-même est propice

à la manifestation du quotidien ; à en croire Maurice Blanchot, « [le quotidien] est – s'il est quelque part – dans la rue » (BLANCHOT, 1969 : 362). L'absence de communication dans l'espace particulier de l'autoroute, renvoie aussi à la caractéristique des non-lieux dont parle Marc Augé, où l'on circule anonymement et dans le silence. Dans cet espace, l'identité et les relations avec les autres sont remplacées par la similitude et par la solitude.

Quel anodin que soit le quotidien employé dans une œuvre de fiction, il n'enlève rien à la richesse du texte. Les récits qui composent le roman sont simples par leur concision et la précision des images, par les sujets liés à une existence ordinaire. Pourtant, cette simplicité n'est qu'apparente<sup>1</sup> et ne dissimule pas le caractère complexe des textes, résultant des thèmes et motifs multiples ainsi que des aspects formels variés. En premier lieu, le roman est un récit à voix multiples. Lamarche choisit la relativité des points de vue. Différents narrateurs assurent un sens multiple à l'événement banal. On peut supposer que l'emploi de plusieurs voix narratives joue un rôle important dans la description du quotidien : même si les personnages ne commentent pas entre eux l'événement, la juxtaposition des récits avec six narrateurs différents crée l'impression d'une discussion.

Le roman contient également des éléments autotéliques. Dans « L'histoire d'un camionneur », Lamarche propose une réflexion sur l'acte de création. Le narrateur du récit envoie régulièrement à des revues des histoires qu'il invente, inspirées par ses observations de la quotidienneté insignifiante des autres. Par exemple, il s'imagine l'existence d'un enfant à partir d'une taie d'oreiller qui sèche à l'extérieur. On voit ici le rôle du regard dans la perception du quotidien et dans le choix de l'attitude par rapport à lui car, comme le dit Michael Sheringham : « [...] le quotidien n'existe peut-être que dans la mesure où on lui prête ce regard, qu'à la condition que l'on accepte de le reconnaître, de le prendre en considération, mais sans lui accorder une valeur particulière » (SHERINGHAM, 2013 : 21). Il nous semble que chez Lamarche les personnages découvrent la valeur du quotidien à travers leur passé. Pour échapper à l'ennui lié à son métier et à son existence, le camionneur s'évade dans l'écriture conformément au principe : « Plus le 'réel' s'affirme et se clôt devant nous, plus le présent devient imaginaire [...] » (LEFEBVRE, 1981 : 84). Il essaie de transgresser le rôle dans lequel il est enfermé par son quotidien. À la lumière de l'observation de Marie-Pascale Huglo, qui écrit que « [l]a routine quotidienne élimine tout surgissement événementiel singulier, elle enferme les gens dans une fatalité contraignante, à l'intérieur d'un rôle subi » (RUBINO, VIART, dir., 2012 : 204), on voit ici un acte anarchique parce que, comme créateur et végétarien, le camionneur est contre la mort des animaux transportés à l'abattoir. En vrai inventeur d'histoires, il est

<sup>1</sup> Nous renvoyons, pour l'étude plus détaillée de cette richesse du texte, à une très intéressante analyse du roman faite par Daniel ARNAUT (2008 : 115–134).

un observateur perspicace et attentif de la réalité, à l'affût de toute anomalie qui servirait du point de départ de sa fabulation, et un amoureux de mots, sensible à leur signification et sonorité. Son acte créateur peut être interprété comme la réalisation par Lamarche de la pensée sur le quotidien de Michel Maffesoli qui souligne que le quotidien réside dans le local et dans les faits communs, sous la forme de « minuscules détournements de la vie courante » (MAFFESOLI, 1998 : 118). Dans le récit, l'invention et la fabulation sont souvent présentées comme une réécriture des récits déjà rédigés, que le camionneur change en fonction du destinataire. Il connaît aussi des difficultés liées à la création. Il ne peut pas s'imaginer la vie du chien de l'autoroute :

J'essaie d'imaginer l'histoire de ce chien avant qu'il soit lâché sur l'autoroute, et je n'y parviens pas. C'est plus difficile que de s'inventer une vie. Ce chien, c'est quelqu'un d'autre, quelqu'un que je n'ai pas connu, et qui a pourtant eu une vie véritable, pas une vie imaginaire [...].

LAMARCHE, 2008 : 20

On peut se demander d'où vient son impuissance, pourquoi ce peintre habile de la quotidienneté des autres ne parvient pas à nommer le quotidien auquel il fait partie. On peut supposer que cette incapacité d'écrire a sa source dans l'identification totale avec l'animal, ce qui signifierait que le quotidien qui touche l'homme dans son intérieur, à côté duquel on ne passe pas sans réfléchir, le quotidien commun et banal mais singulier par l'expérience personnelle, s'échappe à la description.

Il est également difficile de distinguer ce qui fait partie réelle du quotidien de la part imaginée, fictive, irréaliste de la vie de tous les jours. Cette idée est annoncée par Lamarche dans l'épigraphe au roman où elle place une citation de *Made-moiselle O* de Vladimir Nabokov : « 'Le chien, dit-elle, le chien que nous avons laissé. Je n'arrive pas à oublier ce pauvre chien.' La sincérité de son chagrin me surprit car nous n'avions jamais eu de chien » (LAMARCHE, 2008 : 7). La citation introduit deux thèmes développés dans les récits, celui du chien abandonné et du rapport de l'homme envers l'animal, et celui de l'opposition entre la réalité, la vérité d'une part et l'illusion, le mensonge de l'autre. De surcroît, le thème du vrai et du faux (ARNAUT, 2008 : 116) est signalé aussi par le texte de la quatrième de couverture – « Six personnages en quête d'un chien », une référence directe à la pièce de Luigi Pirandello *Six personnages en quête d'auteur* qui aborde les questions de la réalité et de la fiction, de la véracité du jeu des acteurs et du rôle du public.

La référence à d'autres œuvres littéraires est l'exemple de l'intertextualité qui, elle aussi, contribue à rendre le roman plus complexe. Outre les renvois dans le paratexte, il y a encore ceux qui sont incorporés dans les récits, par exemple l'évocation de la lutte de Jacob avec l'ange, de l'éden biblique, de la crucifixion

de Jésus, de la vie de saint Roch. D'autres références, non religieuses, concernent l'histoire et la société. Dans l'« Histoire d'un camionneur », se détache un renvoi patent à la Shoah lorsque le narrateur décrit les animaux qui vont à l'abattoir. Cette scène réaliste, naturaliste même, fait penser immédiatement aux camps de la mort, mais elle contient aussi une connotation plus moderne, celle du massacre des animaux élevés dans des fermes d'élevage intensif, qui fonctionne parfois sous l'appellation d'Holocauste des animaux :

Alors j'ai pensé qu'il fallait que je parle de mes enfants – même s'ils n'existent pas –, de leur chagrin en entendant l'histoire du chien, et combien j'aimerais dire au monde que négliger les bêtes, c'est comme d'encourager l'esclavagisme, c'est aussi grave, simplement les chiens et les chevaux, les vaches et les poulets ont remplacés les esclaves.

LAMARCHE, 2008 : 13

La citation ci-dessus indique que ce récit aborde les relations entre la narration de l'Holocauste, le domaine de *Human – Animal Studies*, l'écocritique et la littérature.

Le thème du quotidien et du banal, à l'exemple du *Jour du chien* de Caroline Lamarche, possède la force de créer des œuvres complexes, en une étroite dépendance de l'imagination et de la sensibilité de l'auteur. Inspiré par une rencontre anodine d'un chien inconnu, le roman repose sur un fait de peu d'importance. Cependant, comme nous avons voulu montrer, le moindre événement ou détail insignifiant peut provoquer un questionnement profond sur la vie de celui qui l'observe. Ainsi, le fait ordinaire s'ouvre-t-il sur une thématique vaste, comme l'est l'expérience humaine elle-même, et universelle. Elle est plutôt négative car marquée par solitude, difficiles relations familiales, intolérance, manque d'amour, vieillissement, angoisse. Ces symptômes fictifs parlent du monde réel, du temps dans lequel nous vivons, de « ce qui appartient à la vie de tous les jours », de ce qui appartient à des existences de générations qui se suivent, à l'universel. Vu dans cette optique de répétitivité des expériences de l'homme, le quotidien est, comme le dit Dominique Viart, « un perpétuel retour, toujours identique à lui-même » (RUBINO, VIART, dir., 2012 : 32). L'emploi d'un fait divers comme point de départ du roman tourne Lamarche vers des techniques formelles de l'écriture qui concourent à la richesse du roman et, en conséquence, dévoilent l'ambiguïté du quotidien. Personnages et événements, histoires et écriture ordinaires à première vue, se montrent dotés d'une subtilité inattendue. Enracinés dans un vécu singulier et un quotidien banal confirment que « le quotidien est la seule voie envisageable vers un être authentique » (SHERINGHAM, 2013 : 45).



## Bibliographie

- ARNAUT Daniel, 2008 : « Lecture ». In : Caroline LAMARCHE : *Le Jour du chien*. Bruxelles, Tournesol Conseils SA – Éditions Luc Pire.
- AUGÉ Marc, 1992 : *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Seuil.
- BLANCHOT Maurice, 1969 : *L'Entretien infini*. Paris, Éditions Gallimard.
- HUGLO Marie-Pascale, 2012 : « Le quotidien à distance : *Fragments de la vie des gens* de Régis Jauffret ». In : Gianfranco RUBINO, Dominique VIART, dir. : *Écrire le présent*. Paris, Armand Colin.
- LAMARCHE Caroline, 2008 : *Le Jour du chien*. Bruxelles, Tournesol Conseils SA – Éditions Luc Pire.
- LEFEBVRE Henri, 1958 : *Critique de la vie quotidienne*. Vol. 1. Paris, L'Arche.
- LEFEBVRE Henri, 1981 : *Critique de la vie quotidienne*. Vol. 3. Paris, L'Arche.
- Le Nouveau Petit Robert*, 2000. Paris, Dictionnaires Le Robert.
- MAFFESOLI Michel, 1988 : « Une forme d'agrégation tribale ». *Autrement*, n° 98, *Faits-divers*.
- MAFFESOLI Michel, 1998 : *La Conquête du présent : pour une sociologie de la vie quotidienne*. Paris, Desclée de Brouwer.
- REUTER Yves, 2005 : *L'Analyse du récit*. Paris, Armand Colin.
- RUBINO Gianfranco, 2012 : « Avant-propos ». In : Gianfranco RUBINO, Dominique VIART, dir. : *Écrire le présent*. Paris, Armand Colin, 11–15.
- RUBINO Gianfranco, VIART Dominique, dir., 2012 : *Écrire le présent*. Paris, Armand Colin.
- SHERINGHAM Michael, 2013 : *Traversés du quotidien. Des surréalistes aux postmodernes*. Paris, Presses Universitaires de France.
- VIART Dominique, 2012 : « Écrire le présent : une 'littérature immédiate' ». In : Gianfranco RUBINO, Dominique VIART, dir. : *Écrire le présent*. Paris, Armand Colin, 17–36.
- VIART Dominique, VERCIER Bruno, 2008 : *La Littérature française au présent*. Paris, Éditions Bordas.

## Note bio-bibliographique

**Aleksandra Komandera**, maître de conférences à l'Université de Silésie (Katowice, Pologne). Auteure de la monographie *Le Conte insolite français au XX<sup>e</sup> siècle* (Katowice, 2010) et des articles sur, entre autres, le récit bref, la réécriture, le roman pour adolescents dans la littérature française et francophone de Belgique. Actuellement, elle fait des recherches sur l'œuvre romanesque d'André-Marcel Adamek.